

La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de *Vice Versa*

The city continues on. Montreal and *Vice Versa's* transcultural experiment

Lamberto Tassinari

Number 75, 2016

LSP/RIAC : un demi-siècle de débats sociaux et politiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036309ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036309ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tassinari, L. (2016). La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de *Vice Versa*. *Lien social et Politiques*, (75), 252–257.
<https://doi.org/10.7202/1036309ar>

Article abstract

Vice Versa is an original magazine started in Quebec in 1983 by a group of Italian intellectuals. This transculturally-(rather than ethnically) oriented magazine project reveals all the dilemmas, frustrations and hopes of the participant authors in their condition as immigrants, yet primarily endeavours to convey a new vision of humanism through its critique of ethnicity. Its new type of humanism derives from its concept of the decline of majority cultures and the idea that the special nature of Montreal could make this city a particularly conducive melting-pot for such a vision.

La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de *Vice Versa*

L. Tassinari

Montréal n'est certes pas une ville bouillonnante, une métropole cosmopolite, où, comme c'est le cas à New York ou à Berlin, voient d'habitude le jour les phénomènes culturels les plus provocateurs et les plus originaux. Malgré la « violence américaine » que relèvent les médias avec un frisson où se mêlent peur de l'étrange et plaisir devant le statut que cela conférerait à la ville, Montréal est un centre relativement calme. Elle n'en est pas moins une ville riche de *tension*, à la fois cité renaissante et tiers monde, où vit presque la moitié de la population de la province. Quel était donc, au début des années quatre-vingt, l'espace culturel urbain que *Vice Versa*, la nouvelle revue « ethnique », allait occuper ? Quel rôle politique entendait-elle jouer dans

le contexte pluriculturel québécois et canadien ? Quel était enfin son rapport avec la ville ? Les notes qui suivent essaieront de répondre à ces questions, dessinant dans le même mouvement le projet transculturel.

De la revue « ethnique » au magazine transculturel

Le petit groupe qui donnera naissance à *Vice Versa* connut, au début de l'année 1983, un débat très serré. Ce groupe s'était constitué trois ans auparavant autour de la revue *Quaderni culturali*, née dans la marge intellectuelle et ouvriériste de la communauté italienne. Bimestriels qui publiaient déjà en trois langues, les *Quaderni* étaient le résultat de l'engagement culturel et politique de jeunes de la deuxième généra-

tion, auxquels s'ajoutèrent de nouveaux arrivés italiens. Le débat portait sur la politique éditoriale et sur l'orientation de la nouvelle revue. Tout le monde s'entendait cependant pour la faire dériver de l'expérience des *Quaderni culturali*. Les deux positions qui s'affrontaient étaient celles-ci : selon la première, la nouvelle revue devait conserver le mandat des *Quaderni* tout en essayant d'améliorer la diffusion. Elle aurait continué de s'adresser aux immigrants, surtout italiens de la deuxième génération, sans toutefois rompre le lien avec leurs pères. Socialement et politiquement engagée à gauche, elle aurait donné son appui aux luttes syndicales, tout en réfléchissant sur la condition immigrante. Enfin, elle aurait été distribuée gratuite-

58 ment dans les quartiers habités par son public cible. L'autre position soutenait qu'il fallait *sortir du ghetto* et donner au trilinguisme des *Quaderni* une dynamique et un sens nouveaux. Si l'objectif demeurerait, au fond, celui de faire la critique de l'immigration, cette position annonçait déjà la nouvelle réflexion sur l'*ethnicité* qui allait mener au cœur de la question québécoise. Cette thématique devait ouvrir à la revue un plus vaste champ et lui permettre de s'adresser à la société dans son ensemble. En même temps, la revue devait être modérément commerciale et chercher une partie de son financement auprès du secteur privé. Cette deuxième orientation triompha. Le choix d'un titre latin assura la paix linguistique à l'intérieur du groupe, et on s'entendit sur un engagement radical mais non militant. C'est ainsi donc que *Vice Versa* vit le jour.

Le premier numéro de cette revue métèque fut officiellement lancé à la Bibliothèque nationale, rue Saint-Denis. Les médias ne manquèrent pas de commenter cet événement social et littéraire. Les commentaires manifestaient de la curiosité, de l'intérêt mais aussi de la surprise à l'endroit de ces immigrants qui émergeaient dans le domaine de la culture¹. Après le traumatisme référendaire, la citadelle des lettres n'était pas prête à accepter la remise en question de la pureté québé-

coise qui apparaissait implicitement dans le projet de *Vice Versa*. Il y eut pourtant une adhésion significative de certains intellectuels qui, fatigués de l'idéologie nationaliste et de sa vision paroissiale de la culture, virent en *Vice Versa* une manifestation d'exotisme salubre voire, dans les meilleurs cas, la possibilité d'un changement profond dans la façon de percevoir la société québécoise et de faire vivre la culture. Parmi les lecteurs de la première heure, le magazine trouva ainsi de nouveaux collaborateurs qui se situaient dans un spectre très vaste, allant de l'intellectuel québécois *de souche*, avec ou sans séjour européen derrière lui, à l'intellectuel cosmopolite scolarisé de la deuxième génération immigrante. Si, en six ans, *Vice Versa* a suscité des enthousiasmes, des passions et des espoirs assez prononcés chez certains, il faut bien admettre que la grande majorité du public « cultivé » lui a réservé un accueil plutôt froid, sinon méfiant. Cette réaction n'est pas surprenante de la part d'une partie de l'intelligentsia nationaliste militante, qui semble rejeter d'emblée toute tentative de redéfinir l'identité québécoise.

Ouverture et fermeture de l'âme québécoise

Dans une société qui se sent sur le point d'être phagocytée par les Anglais, la mentalité d'assiégé entretenue par une certaine propagande nationaliste est tellement enracinée qu'il est difficile qu'une expérience aussi *étrange* que celle de *Vice Versa*, qui remet en question la langue, la tradition, l'identité, puisse être accueillie sans problème. On pourrait illustrer ce propos par de multiples citations. L'écrivain Yves Beauchemin (*Possibles*, 8, 1, 1983), par exemple, commente la défaite du référendum de cette façon : « Est-ce que notre instinct de

mort est à ce point puissant que le seul chemin qui s'offre à nous est celui de la lente digestion dans un Canada qui nous a toujours sentis comme un corps étranger ? » Voilà une manière brutale de s'enfoncer et d'enfoncer son peuple dans la *maladie*², de cultiver la crainte de l'acculturation, de la perte de la pureté, de voir l'assimilation digestive là où il y a contact et échange nécessaires. Dans le même numéro de *Possibles*, Marcel Rioux écrit : « Ce qui importe souverainement c'est l'avènement d'une société auto-gestionnaire, enfin sortie de l'hétéronomie, enfin réconciliée avec la nature ». Mais quelle est cette société ? La réponse est là : c'est une société « auto-gestionnaire » (autarcique ?), « enfin sortie de l'hétéronomie » (organiquement québécoise ?), « enfin réconciliée avec la nature » (réduite à sa vérité raciale, linguistique, religieuse, écologique ?). Enfin, Jean Éthier-Blais écrit dans sa chronique hebdomadaire du *Devoir* (20 février 1988) : « Défendre son peuple sans l'aimer ! Au Québec, le contraire a cours. Les Québécois prétendent aimer le Québec et ne le défendent pas. Et l'État, ce monstre froid, qui, peu à peu, remplace la patrie, l'évince, enfonce les Québécois dans l'ignorance de son passé ; contre cet État, saurons-nous réagir, retourner aux sources ? »

Je ne m'arrêterai pas à analyser ces propos. La nature dont il s'agit ici me semble claire, tout comme les sources dont on rêve, et la réaction qu'on prêche. Le mythe qui traverse trois siècles de pensée nationaliste est de retour : le Québec français, catholique, paysan, pur, rempart contre le matérialisme américain et dans lequel il n'y a pas vraiment place pour l'Autre. Il n'est donc pas surprenant que le projet de *Vice Versa* rencontre de la résistance, que certaines élites intellectuelles et

politiques s'opposent au transculturel et que, à la traîne de ses maîtres à penser, une plus grande couche de l'opinion intellectuelle rejette du revers de la main l'hypothèse transculturelle. Le journaliste littéraire Roch Poisson définit ainsi le « transculturel » : « Ça ressemblait, au début, à une transposition culturelle, une manière d'extension culturelle des rues Saint-Denis, Saint-Laurent, alors qu'en fait c'est plus important que cela, plus grave. [...] Montréal n'est pas New York, les Québécois ne descendent pas d'Allemands, de Portugais, d'Espagnols. Il n'y a pas de « melting pot » au Québec et il n'y en a jamais eu [...] On n'est pas minoritaire au Québec au point de devenir porte-parole de toutes les minorités. » (*Le Nigog*, revue de l'AECPQ, 24, octobre-novembre 1987). On liquide tout d'abord le transculturel comme un phénomène de mode, pour le repousser après avoir reconnu en lui le danger d'un changement radical du « village local ». Elle est quand même étonnante la *sincérité* avec laquelle Poisson admet qu'il y a bien des limites au devenir minoritaire du Québec !



Re-marier l'Indienne

Le peuple canadien-français avait, au début, une disposition particulière à l'ouverture à l'Autre. L'ouverture des anciens colons à l'Indien en est la manifestation la plus exemplaire. C'est d'ailleurs

un fait historique que les colons peuplant la vallée du Saint-Laurent ont accepté l'Indien et vécu le métissage mieux que le colonisateur britannique. Selon l'historien québécois Jacques Rousseau, au moins 40 % des Québécois *de souche* ont du sang indien dans leurs veines. Et le Québec n'a pas arrêté par la suite d'être un creuset dans lequel ont bien fondu des Écossais, Irlandais, Allemands, Italiens, etc.³ Mais, à un certain moment, cette ouverture a été combattue par les élites religieuses, et le métissage a été nié par l'élite intellectuelle soucieuse de croire à la pureté des sources...

Vice Versa, par son existence même, a rouvert le discours sur les origines. Il l'a fait d'une façon non agressive, non revendicative. Nous n'avons jamais défendu les droits des minorités, nous ne nous sommes pas battus pour la représentation des immigrants dans la vie civile et politique, nous n'avons jamais lutté contre le racisme. Pourquoi ? Parce que notre objectif visait des causes plus profondes, qui ne peuvent être atteintes et vaincues qu'à travers la critique radicale et la recherche de nouveaux fondements à la culture politique au Québec. Dans un texte sur Jack Kerouac nous écrivions : « Reconstituer aujourd'hui cette société civile peut se faire autrement qu'en oscillant follement entre la nostalgie d'un passé immuable et l'adhésion inconditionnelle à la modernité, refus global de ce même passé. C'est ici que se pose un autre regard sur la culture [...] Ce regard transculturel, qui selon certains commentateurs ne serait qu'un avatar de la culture de masse mondialisée, permettrait de résoudre le drame de l'immobilisme et de la fuite aveugle. Car la transculture qui se manifeste au Québec dans un contexte multiethnique n'est pas un patchwork de langues,

d'habitudes et de comportements mais bien conscience de soi, de ses origines, de son histoire. Cette capacité de symboliser sa propre blessure agit comme force fondatrice de l'identité, équilibrant de la sorte la tentation d'échapper au passé ou d'y sombrer »⁴.

La critique de l'« ethnicité »

Essentiellement, l'hypothèse transculturelle provient de la critique de l'interprétation traditionnelle de l'« ethnicité » véhiculée par l'idéologie multiculturaliste⁵. Dans le contexte multiculturel nord-américain le concept d'ethnicité garde, même dans son utilisation « scientifique », une profonde ambiguïté : les sciences sociales, tant aux États-Unis qu'au Canada, l'ont employé essentiellement pour définir les *autres*, les immigrants dont la culture et la langue ne sont pas celles des « peuples fondateurs ». Même si « ethnicité » est un dérivé d'« ethnologie », dans l'acception usuelle, le mot renvoie aussi à la nature, ainsi qu'à la « race ». Dans la démarche transculturelle, nous avons donc laissé tomber cet euphémisme. *Vice Versa* entendait plutôt rendre compte des transformations sociales que nous vivions, cueillir le sens profond du rapport et de la coexistence d'individus et de peuples à l'époque postindustrielle. *Vice Versa* a cherché à définir l'*ethnicité migrante*, voyant en elle les signes et les principes d'un nouvel humanisme. La nécessité de redéfinir l'ethnicité est évidente dans les récents travaux de sociologues qui prennent acte de la mutation de leur objet de recherche. C'est ainsi que, devant l'insuffisance de concepts purement objectifs, la *New Ethnicity* estime que l'identité ethnique ne peut se comprendre sans le symbolisme à travers lequel elle s'exprime. Dans ce sens, l'ethnicité serait « fuyante » (Juteau-Lee) ou

Revue internationale d'action communautaire 21/61
 La ville continue. Montréal et l'expérience transculturelle de
 Vice Versa

60 encore « affective » (Weinfeld). Selon Danielle Juteau-Lee, enfin, il y aurait équivalence entre humanisation et ethnicisation⁶.

Ethnicité, transculture, maladie

Au tout début de l'expérience de *Vice Versa*, nous avons éprouvé un très vif malaise devant le terme « ethnicité ». Nous avons perçu son ambiguïté aussi bien que son insuffisance, non pas simplement parce que les grandes vagues migratoires ont diminué d'intensité, mais parce que quelque chose d'autre aussi s'est produit lentement. Nous savions que l'émigrant a une manière propre de percevoir ses origines, sa terre, sa langue, sa présence à l'étranger. Son déracinement, son dédoublement, sa perte du territoire d'origine sont peut-être sa damnation, mais ils représentent aussi, une fois assumés, sa grande force. Sans le savoir, sans même le soupçonner, les premiers émigrants ont amorcé le processus transculturel. Prolongeant ces réflexions, nous voulions donc proposer une image en devenir de l'ethnicité migrante comme force de changement et de questionnement de l'identité québécoise même.

Les immigrants, on l'a dit, ont été des victimes : eux-mêmes se perçoivent souvent comme bannis, maudits, marqués par un exil qui a déchiré les familles, déraci-

né les êtres. L'immigrant perd souvent sa culture et sa langue. Nous voulions renverser cette image négative et présenter la faiblesse de l'immigrant comme une force. Il nous semblait nécessaire de déplacer le centre d'une culture donnée pour intégrer les autres, d'oublier nos nationalismes respectifs sans perdre pour autant le sens de nos cultures d'origine.

La transculture est un humanisme basé sur l'idée que les cultures fortes sont condamnées. Comme les grands systèmes idéologiques les différentes cultures impérialistes – aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en France – vivent le malaise lié aux lacunes d'un multiculturalisme qui n'intègre pas vraiment ses entités, mais les fait vivre les unes à côté des autres, souvent dans des ghettos. L'éclatement de l'identité forte traditionnellement associée à ces cultures coïncide avec l'émergence de nouveaux sujets sociaux, métis issus de la périphérie des empires, porteurs d'une révolte, d'un désir de subversion d'autant plus radical qu'il n'est ni politique ni idéologique. Partout où agissent la diasporisation des sociétés, le choc sauvage des cultures associé aux forces nivelantes de la culture de masse mondialisée, on assiste à la crise des notions-valeurs de nation, de langue, d'identité nationale. La technologie, avec la vitesse des déplacements et des messages, a fait éclater l'espace et le temps, produisant une homogénéisation culturelle à double tranchant : évidemment, le *bon tranchant*, qu'il nous reste à affûter, est la transculture, humanisme qui avance sur la corde raide de la consommation planétaire.

Cet humanisme présuppose une personnalité non fermée, non finie, impure. Une identité qui n'enfoncé pas ses racines dans le terroir, qui soit multiple sans pourtant être bâtarde, qui ne soit pas

normale. Si la psychiatrie transculturelle⁷ est allée à la recherche d'une base universelle pour expliquer les maladies causées par le croisement des cultures, la perspective transculturelle veut assumer totalement sa démarche en la développant jusqu'à ses dernières conséquences. C'est pourquoi on parvient à affirmer le caractère transculturel de l'humanité entière et par conséquent à voir, dans l'état normal propre de qui vit à notre époque, la manifestation de cette *maladie* même. L'utopie transculturelle veut faire jaillir du sein même de la *maladie*, qui ne demande plus à être soignée professionnellement, des réponses autres, un autre sens. C'est aussi dans cette direction, on le verra par la suite, que vont les réflexions récentes de plusieurs intellectuels. C'est dans les arts toutefois, dans la musique, le théâtre et le cinéma, qu'un mouvement plus vaste nous a donné des oeuvres remarquables⁸.



Montréal, ville sans blessure dans une société blessée

Au Québec, comme ailleurs dans les sociétés occidentales, les années quatre-vingt sont apparues comme les années visionnaires, comme la période où l'imagination, après les promesses soixante-huitardes, s'appropriait à investir la sphère de la subjectivité, cherchant à redéfinir les conditions mêmes du social et du politi-

que. Dans un Québec soudainement silencieux, qui semblait avoir renoncé au rêve, un des rares questionnements politiques provient de l'univers immigrant. Résoudre le problème immigrant signifie se débarrasser de la « maladie Québec » et redéfinir de façon radicale l'identité québécoise. Ce chemin toutefois, encombré comme il est de débris du passé, de fantasmes, n'est pas facile à parcourir.

Sur le plan théorique, un des concepts permettant de comprendre notre fin de la modernité est la perte de sens du principe de majorité (force) avec son corollaire d'autoritarisme et d'ethnocentrisme⁹. Or, les élites intellectuelles et politiques se montrent généralement réfractaires à ce concept. C'est la perception de soi comme mineur qui fait encore fantasmer ces élites, cette agglomération de classes, cet amas d'intérêts et de sentiments qu'est l'idéologie nationaliste. La nostalgie d'un pouvoir perdu, de l'Amérique ratée, enchaîne la pensée nationaliste aux sources mystifiées et mystifiantes.

C'est l'immobilisme, le manque de souffle qui a fait récemment écrire à François Ricard que « le Québec, à l'heure qu'il est, a comme cessé d'être un objet de pensée »¹⁰. Voilà donc que quelque chose bouge ! Quand Ricard, commentant l'absence de réaction de la part des intellectuels nationalistes au livre provocateur de Finkelkraut, écrit que la culture ne peut pas se limiter au lieu de naissance ou, en d'autres termes, être déterminée historiquement et socialement, mais doit « tendre au moins vers un espace autonome de généralité et de liberté », il fait, sans employer le mot, une affirmation transculturelle. Et Pierre Nepveu¹¹, en rattachant la littérature québécoise récente à la postmodernité, donne également une interprétation tout

à fait transculturelle de la « maladie Québec ». Le « non-poème » québécois, affirme-t-il, signifie (selon Chamberland, Miron, Aquin) l'impossibilité de l'oeuvre, mais, voici le renversement transculturel, ce « désastre » du non-poème est l'oeuvre : « Curieux triomphe, où le ratage de la poésie est finalement une manière de lui rester fidèle ». Rendant au « nihilisme québécois » ses titres de noblesse, Nepveu dépasse le champ littéraire et s'ouvre à la crise transculturelle. À Montréal, cette crise correspond au tournant de la pensée postnihiliste, au caractère minoritaire de la société québécoise et à l'émergence de la deuxième génération immigrante. La coïncidence de ces facteurs constitue la véritable originalité de Montréal et autorise la vision d'un changement profond de la société. Le sujet transculturel qui pourrait sortir du creuset *faible* du Québec est sans doute un produit urbain, ce qui n'exclut pas du tout le reste de la province, francophone homogène mais non étrangère, on l'a vu, au métissage et à l'ouverture à l'Autre. *Vice Versa* a essayé d'éveiller cette richesse inexprimée en introduisant plusieurs langues à l'intérieur de la citadelle pour désamorcer la polarisation français-anglais, et en donnant ainsi l'exemple d'une équivalence inédite des langues et des cultures.

Nous avons repoussé l'interprétation selon laquelle la *faiblesse forte* qui préside à l'intégration transculturelle serait une paraphrase de la ruse machiavélique. La faiblesse forte est en effet le refus, non l'impossibilité, d'utiliser la force. La renonciation à la violence majoritaire peut déclencher dans le social ce *devenir minoritaire*, qui est le seul devenir possible. Selon Deleuze et Guattari, « bien sûr, les minorités sont des états définissables objectivement [...] mais elles doivent être

considérées comme des *germes*, des cristaux de devenir, qui ne valent qu'en déclenchant des mouvements incontrôlables et des déterritorialisations de la moyenne ou de la majorité [...]. C'est en utilisant beaucoup d'éléments de minorité, en les connectant, en les conjuguant, qu'on invente un devenir spécifique, autonome, imprévu »¹². Cette société serait capable de produire une minorisation à la chaîne : le devenir indien, immigrant, noir, anglais... Nous voici en face du pouvoir politique, qu'on peut voir comme le Léviathan tentaculaire des multinationales ainsi que comme la *volonté des masses* dans nos démocraties parlementaires. *Vice Versa*, évidemment, n'a aucune réponse, et ni la faiblesse forte ni le *devenir minoritaire* n'ont un caractère de nécessité.

Nous nous limitons à signaler, comme Walter Moser, « la possibilité d'appliquer la pensée faible au domaine politique et de s'y frayer un chemin entre les pièges de la modernité »¹³. *Vice Versa* a reconnu en Montréal la ville où l'oxymoron pourrait accoucher le *pouvoir faible*, si nous réussissons à ne pas être une société *normale*.

Lamberto Tassinari
Magazine *Vice Versa*

62

Notes

- ¹ Dans *La Presse* du 29 juin 1983, Jean-Pierre Bonhomme écrit : « Les nouveaux Italiens d'ici, on l'imagine facilement, s'interrogent sur leurs choix culturels [...] Le sacrifice de la latinité est si difficile à faire, en réalité, que des Italiens scolarisés d'ici ont en quelque sorte choisi de ne rien choisir du tout. Ils ont fondé une nouvelle revue, une publication de bonne tenue intellectuelle, devant conserver, célébrer, les trois cultures [...] On imagine qu'en publiant une revue trilingue de cette sorte, point de jonction de divers univers culturels, l'équipe du comité de rédaction [...] fasse plaisir au ministre du Multiculturalisme. Mais elle fait également plaisir à ceux qui reconnaissent toute la richesse de la civilisation issue de la péninsule italienne ». Deux ans plus tard, le 20 avril 1985, Paul Cauchon, sous le titre « Le Québec pluriel de *Vice Versa* », écrit : « *Vice Versa*, magazine transculturel, ne cesse de surprendre par la dynamique nouvelle qu'il crée depuis deux ans dans le milieu culturel. Un milieu conforté dans ses habitudes qui était plutôt étonné lors de la parution du premier numéro : imaginez, une revue d'ici qui ose publier des textes originaux en français, en anglais et en italien, sans jouer le jeu de la traduction ».
- ² Michel Van Schendel a appelé cet état d'âme angoissé et ambigu « la maladie Québec » (*Parti Pris*, 1964).
- ³ L'historien Denis Vaugeois est l'auteur d'un article recensé dans *Le Devoir* du 25 février 1989.
- ⁴ F. Caccia et L. Tassinari, « Kerouac ou le Survenant de l'Amérique », *Vice Versa*, n° 17, décembre-janvier 1987.
- ⁵ Les thèmes abordés ici font objet d'une recherche entreprise avec Fulvio Caccia, qui aboutira prochainement à la publication d'un livre.
- ⁶ Voir W. Isajiw, *Definitions of Ethnicity*, 1974, et *Immigration and Multiculturalism*, 1975 ; Danielle Juteau-Lee, « La production de l'ethnicité ou la part réelle

de l'idée », *Sociologie et société*, n° 2, 1983 ; M. Weinfeld, « Myth and Reality in the Canadian Mosaic: Affective Ethnicity », *Ethnicity and Ethnic Relations in Canada*, 1985.

⁷ C'est George Devereux qui a employé ce terme pour qualifier une approche « psychiatrique qu'il voulait neutre par rapport à la multiplicité des cultures possibles », (*Reality and Dream: The Psychotherapy of a Plains Indian*, 1951). En 1956, à Montréal, Harry Wittakower fondera la *McGill Transcultural Psychiatry Research Review*.

⁸ Voir à ce propos, sur la musique, l'article du compositeur John Rea, « Some Sense and Value in Transcultural Music », *Vice Versa*, n° 25, janvier 1989 ; et, sur le théâtre et le cinéma, F. Caccia et L. Tassinari, « Vers une "lingua franca" de la transculture », *Le Devoir*, 29 juillet 1986.

⁹ Je me réfère ici particulièrement à l'oeuvre du philosophe italien Gianni Vattimo sur la « pensée faible ».

¹⁰ François Ricard, « Nationalisme et culture(s) », *Liberté*, n° 182, avril 1989.

¹¹ Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988.

¹² G. Deleuze et F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. Mille Plateaux*, 1980, p. 133-135.

¹³ « Oxymoron », *Vice Versa*, 16, octobre-novembre 1986. (NDLR : l'oxymoron est une figure de style qui consiste à réunir dans une locution des termes en apparence contradictoires. Exemple : cruelle douceur, se hâter lentement. Source : *The Random House Dictionary of the English Language*.)